



HAL
open science

Le poème judéo-hellénistique attribué à Orphée

Fabienne Jourdan

► **To cite this version:**

Fabienne Jourdan. Le poème judéo-hellénistique attribué à Orphée. Charles Méla; Frédéric Möri. Alexandrie la divine, II, La Baconnière, pp.610-618, 2014, 978-2-9404-3122-9. hal-02426877

HAL Id: hal-02426877

<https://hal.science/hal-02426877v1>

Submitted on 27 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fabienne Jourdan, CNRS (UMR 8167, « Orient et Méditerranée », Paris-Sorbonne)

jourdan.fabienne@wanadoo.fr

Le poème judéo-hellénistique attribué à Orphée

Je parlerai à ceux à qui il est permis. Fermez vos portes, profanes !

Tel est le vers, déjà attribué à Orphée du temps de Platon, par lequel les Juifs d'Alexandrie, au II^e, voire au III^e siècle av. J.-C., ouvrent le poème qu'il font chanter au même musicien légendaire. Paradoxe ouverture pour un éloge en l'honneur cette fois du Dieu unique. Ce vers ne formule pourtant une exclusion qu'en apparence. Le but est bien au contraire de révéler ; révéler la toute puissance et l'omniprésence du Dieu biblique, mais sur le mode grec, tout empreint de mystère, soit que les destinataires appartiennent eux-mêmes à la sphère païenne et qu'il faille les séduire, soit que, Juifs installés en pays grec, ils semblent si fascinés par la culture de leurs hôtes qu'ils risquent de l'embrasser. Pour parer à ce danger, une seule solution : leur prouver sinon que cette culture émane de la leur, du moins que ses tenants finissent par en reconnaître la supériorité. Cette double intention a vraisemblablement guidé le rédacteur de la première version du poème, puis ses successeurs qui l'ont à leur tour enrichie et transformée au gré de leurs croyances religieuses et philosophiques.

Pourquoi Orphée ?

Mais pourquoi ont-ils précisément choisi Orphée comme héraut de cette révélation ? Pourquoi ont-ils même étayé ce choix par deux autres légendes, l'une faisant du l'élève de Moïse, appelé Musée par une inversion de la chronologie grecque¹, l'autre le présentant en converti tardivement repent de son adhésion au paganisme et révélant à son disciple la véritable religion dans ces vers alors intitulés *Testament*² ? A leur époque, malgré ses qualités de citharède aux pouvoirs enchanteurs, Orphée n'avait pas encore été comparé à David, et rien dans le poème ne suggère un tel rapprochement. La mystique juive, de son côté, ne semblait pas familière d'un quelconque mouvement « orphique » et le poème ne reflète pas non plus les thèmes eschatologiques de cette mystique. Le choix d'Orphée était donc essentiellement motivé par le portrait grec du personnage susceptible d'être adapté au projet judéo-hellenistique. Orphée était en effet généralement considéré comme le plus ancien poète à avoir écrit sur les dieux (le plus ancien « théologien »).

¹ Voir Artapan chez Eusèbe, *Préparation évangélique*, IX 27, 4.

² Théophile, *Autohykos* III 2, 2.

En cela, il se voyait placé à l'origine de la religion grecque, prestige corroboré par son origine divine (il était le fils de Calliope). Son autorité était telle qu'on lui attribuait la fondation de tous les cultes à mystères et de toutes les « initiations » (*teletai*). Cette prérogative lui valait d'être conçu non comme l'instigateur d'un mouvement ésotérique, mais comme le promoteur d'une forme religieuse hautement répandue et très pratiquée à l'époque. Or ces formes rituelles, par opposition aux cultes civiques, visaient le contact direct et personnel avec les dieux — type de relation au divin également mis en œuvre dans les pratiques juives, sans compter qu'elles pouvaient aussi se parer d'aspects révélateurs. Rien d'étonnant dès lors que les rédacteurs du poème aient relayé les Grecs pour ériger Orphée au rang d'instaurateur de la religion hellénique dans son ensemble³. Ce statut leur permettait de présenter le fondateur du paganisme comme un modèle, afin d'inciter à adopter comme lui le message biblique. A cela s'ajoutait qu'Orphée, d'origine thrace, était un « barbare » (un non-Grec) et qu'il était censé avoir voyagé en Égypte, deux traits qui d'une part scellaient ses affinités avec eux et confirmaient sa connaissance du message biblique et d'autre part fondaient son autorité, le monde « barbare » et l'Égypte en particulier étant considérés par les philosophes de l'époque comme le berceau de la civilisation. Si Orphée ne pouvait ainsi que représenter une autorité convaincante aux yeux Grecs et des esprits tentés par l'adoption de leur culture et offrait la figure parfaite du héraut religieux auquel prêter le message biblique, les vers que les païens lui attribuaient se prêtaient eux aussi idéalement à une telle adaptation. Non seulement ils dispensaient déjà un enseignement cosmologique et théologique, mais laissaient transparaître une forme de « monothéisme » au sens où, tantôt eux-mêmes, tantôt leurs interprètes grecs, tendaient à faire des figures du Panthéon différents aspects du même dieu identifié à Zeus⁴. Les philosophes grecs avaient en outre déjà remanié ces vers pour défendre leurs propres doctrines.

Les Juifs d'Alexandrie pouvaient donc prêter au chantre du « monothéisme » un message qui, à leurs yeux, ne devait que confirmer à plus haut sens celui que les Grecs lui faisaient déjà chanter. Avec leur pseudépigraphe, ils ne faisaient même que reprendre la voie tracée par les païens.

Les différentes versions du poème

Le poème a vraisemblablement été rédigé puis revu par eux deux fois, avant que les Chrétiens ne compilent l'ensemble des différentes versions. L'histoire de ces rédactions successives a fait

³ Voir Pseudo-Justin, *Sur la monarchie*, 2, 3.

⁴ Sur ce sujet, voir F. JOURDAN, *Poème judéo-hellénistique attribué à Orphée*, Paris 2010, 50-51¹⁰¹ avec les références textuelles et bibliographiques.

l'objet de nombreuses recherches⁵. Nous résumerons ici les résultats auxquels nous sommes nous-même parvenue⁶.

Un premier texte (A), dont nous ont été transmis vingt-et-un vers, emploie habilement une série d'images et formules à double entente, susceptibles d'être entendues dans les traditions à la fois grecque et biblique. Il se présente comme un discours initiatique. Il s'ouvre sur une exclusion des profanes au bénéfice du seul destinataire, Musée, suivie par une exhortation à écouter et une invitation à la purification. Il transmet ensuite un enseignement qui consiste en une description des pouvoirs de Dieu : unique, à l'origine du monde qu'il domine, Dieu, invisible à tous, est omniscient, il décide du sort des hommes et du monde qui le craint et révère. La seule marque spécifiquement juive de ce poème réside sans doute dans l'expression du monothéisme exclusif. Ce premier texte semble avoir fait l'objet d'une copie (A') de vingt-deux vers qui le modifie et glose très légèrement de façon à lui donner une teneur cette fois stoïcisante.

La rédaction A n'est véritablement transformée que dans le texte (B), cité et vraisemblablement remanié par Aristobule, puis transmis par deux copies de qualité inégale chez Clément d'Alexandrie (b2) et Eusèbe de Césarée (b1). Cette nouvelle version, composée cette fois de quarante-et-un vers, est davantage marquée par la tradition juive, ce qui se révèle dans les références au Chaldéen et à Moïse, dans le refus, caractéristique d'une polémique de l'époque, de faire de Dieu l'origine du mal, et dans le discours sur le Créateur. Au plan philosophique, l'ensemble fait souvent écho à Platon et reflète certaines doctrines du *De mundo*, traité longtemps attribué à tort à Aristote.

Ces trois premiers textes peuvent tous dater du II^e siècle av. J.-C. : si le premier a été composé au III^e ou au II^e siècle, la copie A' aura été réalisée au début du II^e et la rédaction B, conçue à partir d'elle, au milieu du II^e. Cette concentration temporelle n'aurait rien d'étonnant, le II^e siècle avant J.-C. étant précisément la période où fleurit la littérature pseudépigraphique.

La dernière rédaction (I) est en réalité une compilation chrétienne de ces trois versions datant quant à elle du V^e ou VI^e siècle. Elle figure dans la *Théosophie* dite de Tübingen parce que le manuscrit de ce traité a été découvert dans la bibliothèque de cette ville. Les modifications apportées aux textes précédents sont dues cette fois avant tout au besoin d'ajustement entre les vers tirés de ces différentes sources, bien qu'on puisse y percevoir l'intention de mettre davantage Moïse en valeur et peut-être de laisser aussi transparaître la possibilité d'une lecture chrétienne de certains vers.

⁵ Voir les cinq ouvrages essentiels consacrés à ce poème cités en bibliographie.

⁶ Nous ne citerons pas ici les références aux auteurs transmettant les passages des différentes rédactions du poème. Nous renvoyons pour cela à F. JOURDAN, *Ibid.*, 61-116, 146-159.

Transmission et réception

Malgré l'origine juive de leur composition, les différentes versions du poème ont fait l'objet d'une réception très particulière puisqu'elles ne nous sont parvenues que par l'intermédiaire des chrétiens, à l'exception peut-être de l'auteur du *De monarchia* dont l'appartenance juive est possible⁷. Les écrivains chrétiens des cinq premiers siècles citent en effet ces vers dans le contexte de la polémique avec les païens. Ce faisant, ils visent trois objectifs : 1) prouver la présence originelle du message biblique dans les traditions grecques, alors conçues comme héritières de Moïse⁸ ; 2) exhorter les Grecs à la conversion en leur présentant le fondateur de leur propre religion comme modèle⁹ ; et enfin 3) accuser, dans une perspective cette fois hostile à l'hellénisme, la mauvaise foi d'Orphée qui aurait non seulement renoncé à la véritable religion qu'il connaissait¹⁰, mais même utilisé son message comme appât pour tromper ses auditeurs avant de les perdre dans l'erreur polythéiste¹¹. Malgré cette réception essentiellement chrétienne, Eusèbe nous donne une idée de l'usage judéo-hellénistique du poème puisqu'il le cite à travers une autre citation, celle d'Aristobule, qui disait avoir trouvé dans les trois vers sans doute par lui remaniés les thèmes caractéristiques de la pensée biblique.

Conclusion. Entre héritage grec et révélation biblique : le titre du poème

Ce même Aristobule laisse entendre que le poème pouvait alors être qualifié de *Hieros logos*, *Discours sacré*. Faisant référence à la fois aux discours initiatiques des Grecs et à la Bible, selon une expression courante dans le monde juif hellénisé, la formule révèle le projet de mettre en accord les deux traditions. Théophile, de son côté, dit que la version qu'il connaissait circulait sous le titre de *Diathékai*, *Dispositions testamentaires*. L'expression était cette fois la légende de la conversion et inscrit les vers dans la littérature juive dont le genre du *Testament* est caractéristique. Faut-il chercher à rétablir le titre original, si jamais le poème en eût réellement un ? Sans doute pas. Les deux formules laissent résonner la richesse même de ces vers, dont la composition comme la

⁷ Sur ce point, voir par exemple Chr. RIEDWEG, *Jüdisch-hellenistische Imitation eines orphischen Hieros Logos*, Tübingen 1993, 6.

⁸ Argument mis en œuvre chez le Pseudo-Justin, *Sur la monarchie*, 2, 4 ; Théophile, *Autolycos*, III 17 ; Clément d'Alexandrie, *Protreptique*, VII 74, 3-5 ; *Stromates*, V 14, 116. 2 ; 16, 78. 4-5 ; 123. 1-2 – 124. 1 ; 127. 2-3 ; 133. 2 ; Eusèbe, *Préparation évangélique*, XIII 12, 4-5 ; XIII 13, 50 ; 51 ; 52 ; 53 ; 54 ; 62 ; le Pseudo-Justin, *Aux Grecs*, 15, 1 ; Cyrille, *Contre Julien*, I 35 ; Théodoret, *Thérapeutique des maladies helléniques*, I 86 ; 115 ; et dans la *Théosophie de Tübingen*, II 2.

⁹ Méthode utilisée chez le Pseudo-Justin, *Aux Grecs*, 36, 4.

¹⁰ Voir Théophile, *Autolycos*, III 2.

¹¹ Renversement de la légende qu'on lit chez Théodoret, *Thérapeutique*, II 31. Voir aussi, chez les auteurs d'expression latine, Augustin, *Contre Faustus*, XIII 15.

réception témoignent de l'union entre sources grecques et juives. Nourris eux aussi de lettres grecques, les Chrétiens en ont volontiers hérité pour défendre leur héritage biblique avant d'opérer à leur tour une autre métamorphose d'Orphée : celle qui fait du chanteur païen le préfigurateur du Christ.